

La balade de Kepler

Philippe D. Roger

Philippe D. Roger

La Balade de Kepler

© Philippe D. Roger, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-5276-5

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*À Keylan, Sohan, Yuna,
leurs cousins et cousines...*

1 - Kepler

À première vue, Kepler n'avait rien de vraiment remarquable. Plutôt grand pour un garçon de huit ans, mais sans excès, avec l'aspect filiforme des enfants en pleine croissance, le visage plutôt doux, et une mèche brune qui ne couvrait pas vraiment son front bombé.

Ce qui frappait chez lui, c'était son regard, ses grands yeux marron qui semblaient toujours poser une question. La première fois que son regard croisait le vôtre, vous deveniez un sujet de découverte, comme s'il voulait, dès ce premier contact, deviner à travers les traits de votre visage, le son de votre voix, la façon dont vous bougiez, qui vous étiez, ce que vous attendiez et vos intentions. Il avait la même interrogation curieuse dans les yeux devant tous les objets nouveaux et toutes les scènes de la vie courante, mais bien sûr, on le remarquait moins.

Une autre particularité de Kepler, qui étonnait ceux qui le connaissaient un peu mieux, c'était sa précocité à la lecture. Ça n'était pas vraiment un hasard.

Son père travaillait sur les plates-formes pétrolières et était souvent absent. Quand elle se retrouvait ainsi seul parent, pour retrouver un peu de liberté, sa mère confiait régulièrement Kepler à Christiane, une amie et voisine. Christiane était une jeune femme qui travaillait en free-lance, souvent de chez elle. Mais comme elle n'avait pas encore d'enfant, il n'y avait pas de jouets chez elle, et elle connaissait mal les chaînes de télévision où passaient des dessins animés à longueur de journée. De plus, elle les trouvait affligeantes et refusait de se décharger de l'enfant devant cet écran toute une après-midi. Pour le distraire, elle jouait avec lui en lui faisant reconnaître les lettres sur les emballages, les couvertures de revue, les prospectus. Kepler était ravi. Non seulement il était, pendant un temps, le centre de l'attention de quelqu'un de bienveillant, mais il sentait qu'il était en train de découvrir une des clefs qui lui permettraient de comprendre ce monde étrange dans lequel la vie l'avait projeté.

Il aimait bien aller chez Christiane. Elle l'appelait « Kip » affectueusement.

C'est sur un prospectus que Kepler avait, très tôt, appris à associer les quatre lettres qui permettent d'écrire le nom d'un soda bien connu. Christiane s'était un peu désolée de voir sur quoi s'était focalisée l'attention de celui qui était un peu son élève, mais elle s'était surtout extasiée de ses progrès.

La mère de Kepler était une femme plutôt grande, mince, presque trop,

comme le sont les femmes de sa génération qui mesurent leur bien-être à la taille qu'elles annoncent dans un magasin de vêtements. Elle avait un visage allongé et un menton fin qui lui donnait parfois un air sévère, d'autant qu'elle souriait peu, et des cheveux bruns et lisses presque toujours réunis en arrière par un élastique, ou ce truc qui ressemblait à un bracelet et qu'elle appelait un « chouchou ». Elle était plus indifférente aux éveils et aux apprentissages de Kepler. Après tout, c'était le rôle de l'école. Elle assumait son rôle de mère tel qu'elle le concevait. Elle s'arrangeait pour qu'il mange à chaque repas et de façon à peu près équilibrée, qu'il ait des vêtements propres et plus ou moins à sa taille (c'est difficile avec un gamin qui grandit tout le temps !), qu'il reçoive un cadeau à Noël, qu'il dispose d'un accès Internet, et qu'il puisse regarder la télévision quand elle-même ne l'utilisait pas pour ses besoins personnels. Et puis elle veillait à ce qu'il fasse un minimum preuve de bonne éducation, apprenne à dire « bonjour » et « merci » comme il se doit, ne réponde pas avec arrogance, débarrasse sa table, se débrouille seul pour s'habiller et fasse sa part de corvées à la maison. D'ailleurs, ses ordres ne se discutaient pas, ou sa main avait vite fait de souligner violemment les consignes. Mais il ne lui serait jamais venu à l'idée de prendre Kepler dans ses bras. Le baiser exigé matins et soirs était le seul contact physique qu'elle avait avec son fils. À tel point que quand Christiane l'embrassait chaleureusement pour le féliciter d'une lecture réussie, il recevait ces compliments avec un mélange de plaisir et de gêne. Mais Christiane sentait bon...

Non seulement sa mère se souciait peu des états d'âme de Kepler, mais celui-ci avait vite compris que ses éventuels chagrins étaient des ennuis qu'elle ne voulait pas avoir à gérer. Une fois il était rentré de l'école avec les larmes aux yeux parce que d'autres élèves l'avaient bousculé et s'étaient moqués méchamment de lui comme savent le faire les petits monstres en devenir. Il avait eu droit à une admonestation en règle et une pluie de reproches sur sa faiblesse, son incapacité à se défendre... Non seulement, elle ne l'avait pas soutenu, ne l'avait pas aidé, mais il avait ressenti qu'elle avait honte de lui. Il avait appris à garder ses difficultés pour lui.

Kepler sentait bien qu'il lui manquait quelque chose, mais comme il n'avait ni frère ni sœur, il n'avait pas de point de comparaison, et avait fini par admettre cela comme une sorte de normalité. Il y avait bien les livres, les séries télévisées qui montraient une autre réalité des rapports filiaux, plus tendre, mais Kepler avait bien compris qu'il ne fallait pas croire aux contes pour enfants.

Quand Christiane n'était pas disponible et que les parents de Kepler voulaient s'en débarrasser, ils le confiaient parfois à Madame Biques, une autre voisine. Et là, c'était beaucoup moins drôle. Madame Biques avait deux garnements qui avaient vite compris que, non seulement Kepler ne se montrait jamais violent, mais qu'il ne serait soutenu, ni par leur mère, ni par la sienne. Il était un souffredouleur facile... Et les après-midis chez Madame Biques tournaient parfois au cauchemar. Un jour que sa mère était venue le rechercher, en demandant, pour la forme, si « ça s'était bien passé ? », Madame Biques avait laissé échapper : « Oui bien sûr, mais qu'est-ce qu'il pleure facilement ! »

Et c'était vrai que, petit, il pleurait souvent. Derrière un calme apparent, il cachait une sensibilité et une émotivité qu'il avait du mal à contenir. Lui, qui ignorait ce qu'était une mauvaise intention, ne comprenait pas qu'on puisse lui en vouloir, au point que des gens à qui il n'avait rien fait se moquent de lui, lui jouent des mauvais tours ou l'agressent, ni pourquoi on le grondait pour une faute qu'il n'avait pas commise ou alors involontairement. Bien plus que les coups qui pouvaient pleuvoir, ou que les conséquences de ces rosseries, il ressentait douloureusement l'animosité qui s'exprimait à ces moments-là et le sentiment d'insécurité qui en résultait. Et c'est ça qui le faisait pleurer.

Kepler avait appris à pleurer en silence. Il n'avait qu'une vague idée de ce que son père voulait dire par « se comporter en homme » et pas l'intention de précipiter les choses.

De façon générale, Kepler n'avait pas le sentiment de faire partie de sa famille, de sa classe à l'école, ou d'un de ces groupes avec lesquels il était amené à cohabiter. Il s'y sentait comme un étranger, un élément extérieur plus ou moins toléré. Il avait l'impression que les gens autour de lui savaient qui ils étaient, où était leur place, où ils allaient, alors que lui n'avait que des interrogations.

Par ailleurs, il lui semblait que beaucoup de gens dans ce monde n'étaient pas vraiment ce qu'ils disaient, ou même ce qu'ils pensaient être, que même les choses ou les faits n'étaient pas toujours ce qu'ils étaient supposés être. Alors il cherchait à comprendre, il s'interrogeait.

Bébé, il avait d'abord cherché à interpréter les sons de son environnement, ou ceux que produisaient les personnes de son entourage, puis il s'était naturellement efforcé de comprendre le sens des mots et du langage. Aujourd'hui, il s'interrogeait constamment sur ce qu'il y avait derrière ces mots...

Kepler n'était pas son vrai nom. À sa naissance, sa mère l'avait fait enregistrer, auprès de la préposée à l'état civil qui était passée à la maternité, avec le prénom de Maxence. En apprenant cela, son père s'était mis, comme souvent, en colère, furieux de ne pas avoir été consulté et trouvant ce prénom ridicule. Mais il était trop tard, et il n'avait pas l'intention de perdre du temps en allant se confronter à ladite préposée à la mairie. Aussi, la plupart du temps, il évitait d'appeler l'enfant par son prénom. Kepler se contentait de savoir que quand le ton était celui de l'autorité et du reproche, cela s'adressait à lui. Et pour un usage courant, c'était suffisant.

Kepler avait acquis cet alias à son insu lors de la seule visite que lui avait jamais faite sa grand-mère paternelle. C'était quelque temps après sa naissance, elle était venue d'Angleterre où elle était retournée vivre après le décès de son mari français. Le voyage étant payé par son fils, elle s'était autorisée une escale d'une semaine à Paris avant de venir passer trois jours avec son fils, sa bru et son tout jeune petit-fils. Elle comprenait mal le français et quand on lui avait répondu « Maxence » alors qu'elle demandait le prénom du petit, elle avait cru à une de ces maudites expressions inintelligibles dont les Français raffolent.

Mais quand son fils avait intimé à son épouse d'aller s'occuper du petit « qui pleure », elle l'avait compris comme s'il lui avait dit d'aller s'occuper du petit Georges ou du petit William, et avait approuvé ce prénom-là. D'autant qu'en tant que passionnée d'astrologie elle aussi était fan de Johannes Kepler... Les parents s'en étaient amusés, le papa était ravi d'avoir trouvé là une alternative à Maxence, et le nom de Kepler lui était resté.

Le père de Kepler était un homme aux épaules carrées, aux traits anguleux avec des pommettes saillantes et une chevelure d'un châtain terne, qui bouclait. Quand il rentrait chez lui, après de longues absences, il avait toujours l'air un peu étonné d'y trouver Kepler. Il considérait que l'éducation du mioche était l'affaire de la maman, aussi intervenait-il peu auprès du garçon. Mais quand il le faisait, c'était avec une certaine fermeté, aussi Kepler craignait-il ses colères. Quand Kepler se rendait coupable à ses yeux d'une quelconque faute, il était fréquent qu'il s'en prenne à sa mère, avec des phrases du genre : « Tu ne peux pas tenir un peu ton gosse ! » ou « Regarde ce que ce gosse a encore fait ». Mais quand sa mère intervenait au cours d'une réprimande qui lui paraissait excessive, il lui répliquait alors, et sur un ton tout aussi virulent : « J'engueule mon gosse si je veux ! »

Ses absences étaient dictées par un calendrier qui échappait un peu à Kepler,

mais elles étaient rythmées par une sorte de rituel qu'il avait appris à reconnaître. Dans les premiers jours qui suivaient son départ, la maison était comme abandonnée, la vaisselle traînait, les repas étaient réduits à un plat vite fait et un yaourt ou un fruit. Sa mère passait beaucoup de temps devant la télévision. Puis progressivement, les choses revenaient à la normale, rythmées par les retours de l'école, les courses, et quelques après-midis chez Christiane. Quand Christiane avait déménagé alors qu'elle attendait son premier enfant, il passait ces après-midis-là seul à la maison. Sa mère considérait alors qu'il était devenu assez grand pour ne plus solliciter Madame Biques dont les services étaient payants.

Et puis à un moment, le quotidien était un peu modifié. La maison était mieux rangée (et Kepler avait intérêt à tenir sa chambre au carré !). Sa mère passait chez le coiffeur. Le réfrigérateur se remplissait. La radio diffusait des airs plus gais, que parfois sa mère accompagnait en chantonnant. L'ambiance se modifiait de telle sorte que Kepler pouvait deviner le jour exact prévu pour le retour de son père.

Si celui-ci rentrait bien ce jour-là, la maison semblait ressusciter pendant quelque temps, avec une ambiance qui mêlait le festif et le repos du guerrier. Kepler savait qu'il devrait préparer son petit déjeuner tout seul, et aller se coucher tôt. Le week-end, il préparait même le petit déjeuner de ses parents. Ce qui lui donnait parfois droit à un rare compliment, et lui donnait l'impression de participer à la fête. Mais si le père rentrait avec quelques jours de retard, alors là, il fallait s'attendre au pire des orages. Il n'était pas rare que quelques objets, non prévus pour cela, prennent leur envol et que le travail du coiffeur soit anéanti.

Dans tous les cas, ces moments exaltés ne duraient que quelques jours, les périodes de présence de son père à la maison étaient ponctuées de disputes fréquentes, bruyantes et parfois violentes. Kepler savait que dans ces moments-là, il devait se tenir à l'écart. Avec le temps et l'habitude, il avait appris à repérer les mots, les sujets, la tonalité qui immanquablement annonçaient la tempête. Mais il n'y avait rien à faire et une intervention de sa part se serait inutilement retournée contre lui. Alors il se réfugiait dans sa chambre et, incapable de lire, il se concentrait sur ses jeux de construction. Après une période de pleurs ou de silence tendu, il était fréquent que ses parents concluent ces affrontements dans leur chambre par des effusions plus sensuelles. Mais pour Kepler, ce n'était que les différentes phases des moments bruyants pendant lesquels on ne s'occupait pas de lui.

Kepler rêvait d'une vie apaisée, où chacun se témoigne de l'affection, mais il lui était difficile de la transposer dans la réalité.

Par une de ces ironies que la vie aime tant concocter, c'est l'une de ces altercations qui a mis fin à toutes ces disputes.

Ce week-end-là Kepler et sa famille devaient aller souper chez un collègue de son père. Bien sûr, cela n'enchantait pas plus que ça sa mère, mais en fin d'après-midi, après la toilette qui convenait, ils étaient tous montés dans la voiture familiale. Kepler s'était installé à l'arrière, derrière le siège de sa mère. C'est elle qui reculait le moins son siège donc qui lui laissait le plus de place pour ses jambes. Il avait mis soigneusement sa ceinture, puis s'était mis à rêver en observant le paysage qui défilait. Le collègue habitait une autre ville assez éloignée et la route était longue. Kepler n'écoutait que d'une oreille distraite les discussions de ses parents, guettant le moment où, inmanquablement, elles tourneraient en dispute. Et c'est ce qui était arrivé. Le ton était monté, violent. Sa mère s'était tournée sur son siège et regardait intensément son père en vociférant toutes sortes de griefs et d'injures. Elle avait même frappé l'épaule de son père d'un geste rageur. Celui-ci avait esquissé un geste retour qu'il avait finalement contenu comme pour ne pas lâcher trop longtemps le volant, mais il lui rendait son regard enragé, et ses paroles mot pour mot. Kepler distinguait leurs profils à contre-jour et parfois de petites gouttes de salive qui s'échappaient de leurs bouches déformées par la colère. Il y avait eu un très court instant où leurs deux visages s'étaient tournés vers l'avant de la voiture, puis un bruit énorme, moins sec que les coups de fusil qu'il entendait parfois quand les chasseurs s'approchaient de leur maison, mais beaucoup plus fort. Le choc avait été tel que Kepler avait cru voir le dossier du siège de sa mère lui sauter à la figure. Il avait été secoué dans un vacarme étourdissant, puis il y avait eu comme un trou noir.